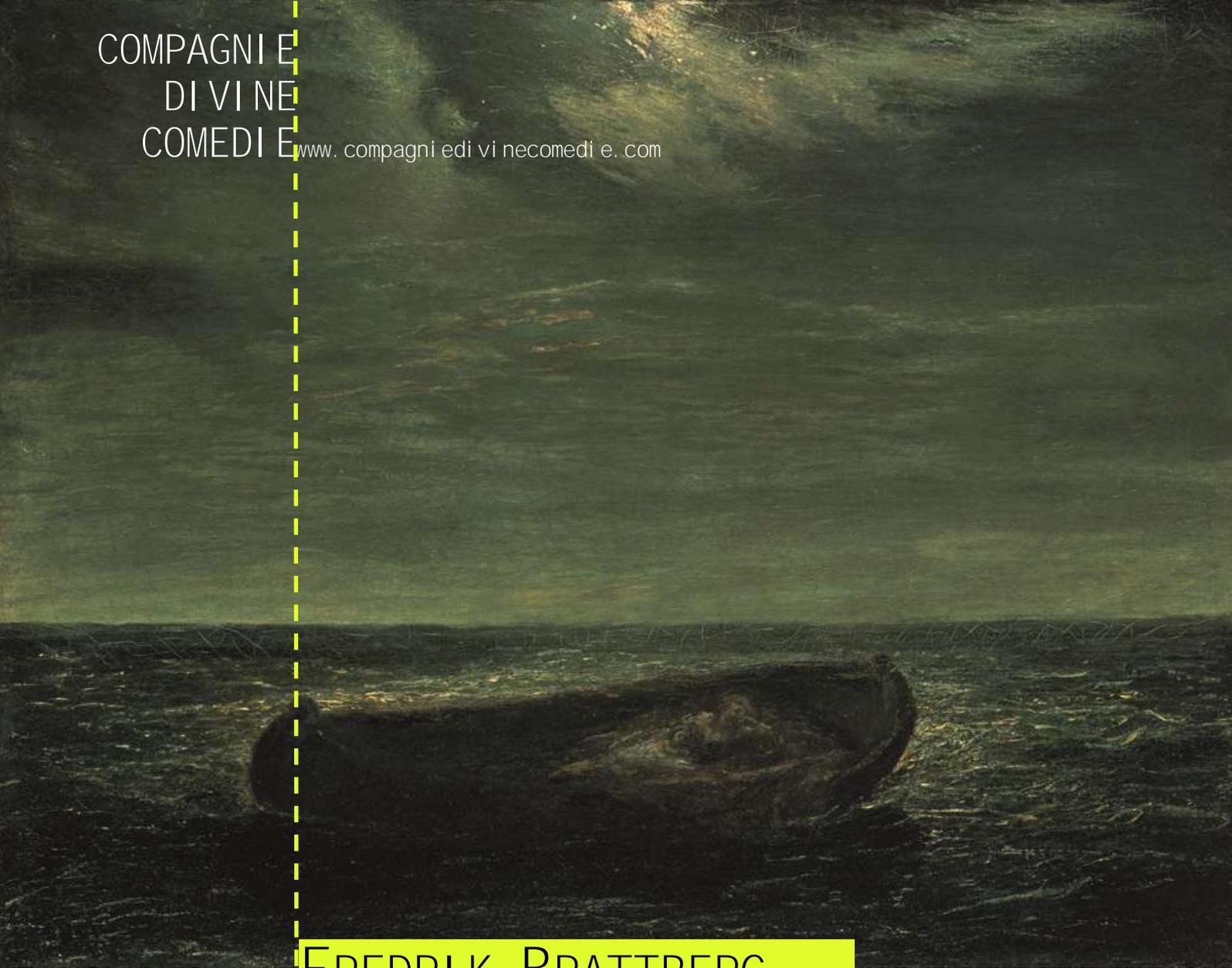


COMPAGNI E
DI VI NE
COMEDI E

[www. compagni ed i vi ne comedi e. com](http://www.compagni ed i vi ne comedi e. com)



FREDRIK BRATTBERG
RETOURS
VOYAGE D' H I V E R

Traducti on : Terje Si ndi ng

Mi se en scène : Jean-Chri stophe Bl ondel

Avec :

Val éri e Bl anchon

Syl vai n Levi tte

Magne Havard Brekke

Al berti ne Vi ll ai n-Gui mmara

L'Arche est agent théâtral du texte représenté. [www. arche-edi teur. com](http://www.arche-edi teur. com)

23 Bd de la MARne - 76000 Rouen

09 54 49 06 12 - 06 60 82 74 30 - compagni ed i vi ne comedi e@gmail . com



Note d'intention

Le pastiche comme force de renouvellement formel

Retours : le salon d'un couple de quadras, en deuil de leur fils, un adolescent disparu six mois plus tôt dans une avalanche. Se produit l'inconcevable : on sonne à la porte, c'est lui, il est vivant, la vie reprend... Jusqu'à sa prochaine disparition.

Voyage d'Hiver : un salon encore, un jeune couple, elle est au bord d'accoucher, mais il n'a pas vraiment conscience de la nécessité absolue de l'accompagner, tout de suite, à la clinique... une succession de séquences sur la première journée d'un enfant que ces parents semblent avoir du mal à prendre en mains, qui flirte avec notre effroi profond, ou notre désir, de provoquer soudainement la catastrophe.

La Norvège, on l'imaginait sombre, paysages hostiles, méandres de l'âme, répliques elliptiques, revenants, chiens errants... C'est qu'on ne connaissait pas le renouveau de la jeune génération à l'humour féroce et déroutant. Le pastiche est force de renouvellement. En 1893, Alfonse Allais créait, pour moquer les impressionnistes, le premier monochrome de l'histoire, Première communion de jeunes filles chlorotiques par temps de neige. Brattberg, lui, invente sa forme, cuisinant les plats de ses ancêtres (Ibsen) et ses aînés (Fosse), et des recettes du cinéma (Lynch, Tarantino), de la série, de la publicité. Il fait sa comédie, comme le firent Beaumarchais et Marivaux, fatigués de la tragédie vieillissante.

Les pièces de Brattberg sont répétitives et imprévisibles comme de la bonne musique. Il est d'ailleurs aussi compositeur ! Il a écrit *Retours* en pensant au succès des œuvres qui répètent le même thème, le Bolero de Ravel ou l'introduction de l'Or du Rhin, ajoutant à chaque reprise de nouveaux instruments. Le fils mort revient, meurt, revient : c'est si impossible, physiquement, émotionnellement, que cela ouvre à chaque fois sur un nouvel inconnu, où se côtoient sincérité vibrante et grotesque jubilatoire. Quant à *Voyage d'Hiver*, si le titre annonce clairement sa musicalité lyrique et sombre, c'est pour la développer dans un très inattendu voyage en train de banlieue.

Ce que l'enfant remplit et creuse en nous

On le sent vite, *Retours* est une allégorie... mais de quoi ? Après nos représentations, des spectateurs en débattent. Bien sûr y est souvent évoqué le deuil, ce fantôme qui nous visite, nous reconforte, et dont il faudra se défaire, qu'on le veuille ou non – qu'il le veuille ou non ! Evoquée aussi, l'adolescence. Celle, éternelle, qu'on vit dans la vitesse et l'inconscience (ski hors piste, mobylette trafiquée, sortie en mer dans une barque percée...) Et celles, moins fougueuse, des enfants qui ne partent plus. Le grand-père de Fredrik a pris la mer à quinze ans : trois ans de marine marchande. Aujourd'hui, on reste à quarante ans chez ses

parents... C'est presque aussi déroutant que de mourir à répétition, et le chemin du drame au grotesque de *Retours* raconte cela.

Si *Retours* finit par le meurtre, par les parents, de cet ado qui décidément n'arrive pas à partir, *Voyage d'hiver* raconte deux ados que la parentalité n'a pas sorti de l'adolescence, et joue avec nos nerfs sur le sentiment permanent de la mise en danger du bébé. Aucun accident n'arrivera. Mais la façon dont l'enfant est négligé en même temps qu'absurdement vénéré révèle avec une douce cruauté les idolâtries modernes et les décalages entre les vieux schémas et nos fonctionnements psychiques contemporains.

Chacun à sa façon, les personnages de ces deux pièces entrent par surprise dans des zones où ils ne savent plus comment se comporter, où ils perdent tout réflexe, toute rationalité, et aussi toute respectabilité. Sans comprendre pourquoi, ils deviennent des errants au milieu de leur quotidien, comme ces parents de *Retours* qui voient revenir leur enfant mort, comme le cavalier de *Voyage d'Hiver* au milieu des forêts. Et si nous-mêmes perdions aussi soudainement notre chemin ?

Les deux pièces, non écrites pour être jouées ensemble, dialoguent pourtant. Au vide fantômatique laissé par celui qui avait pris toute la place dans la vie du couple de *Retours*, répond l'arrivée de l'enfant de *Voyage d'Hiver* à une place qu'on ne sait pas lui donner. Aux parents de *Retours* luttant pour reconquérir leur identité, correspond dans *Voyage d'Hiver* deux parents dont le vide est soudain rempli d'un enfant-objet, enfant-idole. Jouer *Retours* après *Voyage d'Hiver* aurait permis de raconter vingt années de la vie d'un couple : c'eût été trop rationnel, trop réducteur ! Tentons l'ordre inverse : l'enfant mort "devient" un jeune père, la mère devient une tante, une jeune actrice apparaît pour faire la mère, tandis que l'acteur qui faisait le père devient une ombre de médecin hors champ. Impossible dès lors de trouver une continuité logique. L'acteur prête son image à différentes figures et combinaisons de parentalités. S'établit un jeu de résonances irrationnelles, traduction scénique de la poésie psychique et fantastique de Fredrik Brattberg.



La compagnie Divine Comédie

Identité

- **Des grands textes** : Maeterlinck, Ibsen, Claudel, Walser, Bernhard, Fosse, Pommerat, et de jeunes auteurs inconnus en France comme Fredrik Brattberg.



- **Des personnalités fortes**, acteurs (Jean Davy, Laurence Mayor, Michel Baudinat, Fred Ulysse, Philippe Hottier pour citer des aînés, mais aussi Eléonore Joncquez, qui joue Ysé dans notre *Partage de Midi* et qu'on peut voir à la Cour d'Honneur dans *le Prince de Hombourg*), musiciens (Edward Perraud, Benjamin Duboc, Jean-Luc Cappozzo), danseurs (S H I F T S, Sylvain Groud), plasticiens, marionnettistes. La diversité des sensibilités vise à éviter les spectacles à « pitch », à thèse réductrice.
- **Un travail avec ceux qui sont éloignés du théâtre**, par engagement (faire que la réception de ces œuvres réputées difficiles ne soit plus un signe d'appartenance à une classe favorisée) et par inspiration (le travail avec des non voyants, des personnes âgées, des très jeunes, comme un antidote aux pièges de la virtuosité et aux codes de notre profession).
- **Des soutiens** : DRAC, Ville de Rouen, CG76, CR Haute-Normandie et Basse-Normandie, ADAMI, JTN, SPEDIDAM, Institut Français.

Dernières réalisations

- **2012 *Partage de Midi* de Claudel à l'Odéon**, festival Impatiences, tournée France et Chine
- **2013 *Solness Constructeur* de Ibsen**, Préau CDR de Vire, Comédie de Caen, Volcan SN du Havre, Trident SN de Cherbourg, Deux Rives CDR de Rouen, et de nombreux théâtres dans toute la France, 30 dates (voir presse ci-après)
- **2014 *L'Echange* de Claudel à Villeneuve en Scène**, voir la revue de presse ci-après
- **2014 *Retours de Fredrik Brattberg (prix Ibsen 2012 du meilleur auteur norvégien)***, comédie fantastique pour lieux non théâtraux (appartements, musées) en France (au Volcan du Havre, au Printemps Curieux de Rouen) et à Oslo

Autres projets

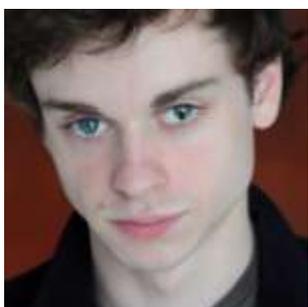
- ***Le Soulier de Satin*, Claudel**, l'horizon ultime de notre parcours Claudel. Il se montera par étapes, avec notamment l'équipe du Préau CDR de Vire, en 2017-2018.

Les artistes du projet



Valérie Blanchon, la Mère

Après sa formation au CNSAD (promo 1993), elle joue sous la direction de Philippe Adrien, Agnès Bourgeois, Frédéric Fisbach, Jean Pierre Vincent, Alain Françon, Richard Sammut, Aurélia Guillet, Stanislas Nordey, Wajdi Mouawad, Adel Hakim, Jean-Claude Fall, Yves Beaunesne, collectif T.O.C, Judith Depaule, Christian Colin, Myriam Marzuki, Michel Didym, Sophie Lecarpentier... Elle met en scène et adapte : *Journal d'une autre* de Lydia Tchoukovskaïa, *D'une communauté l'autre* de Nadéjda, Ossip Mandelstam et Anna Akhmatova, *Aurélia Steiner* de Duras avec le « Groupe D », *La chasse au Snark* de Lewis Carroll, *Une planche et une ampoule* et *Essais 1.2.3* avec Frédéric Fisbach.



Sylvain Levitte

Après sa formation au CNSAD (promo 2012), il joue avec Declan Donnellan (*Andromaque*, *Ubu*), Jorge Lavelli (*Le garçon du dernier rang*), Jacques Vincey (*La Nuit des Rois*), Denis Podalydès (*Dans la foule*), Julie Brochen (*La petite renarde rusée*, *Le Cadavre vivant*), et travaille régulièrement avec Luc Bondy, en 2014 dans *Les Fausses Confidences*, puis en 2015 dans *Othello*. Il est également metteur en scène de chantiers au Conservatoire et présentera prochainement une forme pour 2 acteurs sur Hamlet au JTN.



Magne Havard Brekke

Comédien norvégien à la très belle carrière internationale, Magne-Håvard Brekke a quitté son pays tout jeune pour étudier en RDA. Il travaille avec Frank Castorf, Christoph Marthaler, Dimitri Gotscheff, à la Volksbühne, et voyage entre l'Angleterre, la Norvège, la France, pour le théâtre (récemment dans *La Mouette* par Bélier Garcia, repris à Nanterre en septembre 2014) et le cinéma (*Un amour de jeunesse*). Il est aussi chanteur (Maison de la Poésie, novembre 2013).



Albertine Villain Guimmara

En parallèle à une hypokhâgne, Albertine danse au conservatoire du 11^e à Paris et à la Ménagerie de Verre, puis dans les spectacles de Christine Caradec (« Foreign Bodies » au Théâtre du Châtelet, 2011), Thomas Lebrun (extraits de « Switch » Au CCN de Tours et « With Pop Songs », 2013). Elle intègre l'ESAD (Marc Ernotte, Antoine Caubet, Omar Porras, Serge Tranvouez), joue pour Jean Benoît Mollet et Cille Lansade (« La Carcasse du Léopard », Théâtre du Monfort) et danse pour Caroline Marcadé, Tomeo Vergès (« Coming out » aux Ateliers de Paris et au festival « Meeting Physical » à Essen en Allemagne). Elle participe également à une lecture de « Ticha-Ticha » de D'Hakim Bah (Mardis Midi du Théâtre 13, Printemps des Inédits). Elle joue dans « Blackbird » de David Harrower par Régine Achille-Fould (Lucernaire, Avignon en 2013).



Fredrik Brattberg, auteur

Dramaturge et compositeur, Fredrik Brattberg (née en 1978, Porsgrunn, en Norvège) a fait ses débuts en 2008 sur la Scène des étudiants d'Oslo avec le jeu *Il Knocks*, *Amadeus / Det Banker*, *Amadeus*. Il a participé au Festival norvégien des dramaturges à Oslo deux fois avec *visite à la famille* (2009), une pièce de théâtre sur les préjugés dans laquelle une famille norvégienne invite un musulman à dîner, et en 2011 avec sa comédie noire *Retours*, pour lesquels il obtient le prix Gledesglasset par la Guilde des Ecrivains (Dramatikerforbundet), puis par le prix Ibsen 2012. À l'été 2011, Il participe au Festival des nouveaux auteurs de théâtre de Copenhague avec *retours*. Sa dernière pièce, *Monseman* a été créée au prestigieux théâtre Dramatikkens Hus à Oslo.



Marguerite Rousseau, scénographe

Après les Beaux-Arts et la formation scénographie ENSATT, elle assiste Jean-Marc Stehlé au Vieux-Colombier puis crée des scénographies pour Aby M'baye (**The Island** d'A.Fugard), la Cie UltimaNecat (**DACB** de V.Pélevine), Jean-Christophe Blondel (**Le Nom** de J.Fosse, **Le Brigand** de R.Walser, **Solness Constructeur** de H.Ibsen), Patrick Zuzalla (**Sans présages et sans prodiges** de N.Michel), Mireille Perrier (**J'habite une blessure sacrée**) et la Cie La Strada (**Et les Poissons partent combattre les hommes** d'A.Liddell, **L'Abeille** de M.Hartley, **Mer** de T. Caspanello et **Simon la gadouille** de R.Evans).

Au cinéma, elle est seconde assistante décoratrice avec Julie Gavras (**La Faute à Fidel**), Jacques Maillot (**Les Liens du sang**), Jean-Daniel Verhaeghe (**L'Exécution, L'Abolition**), Pierre Trividic et Patrick Mario Bernard (**L'Autre**), conseillère artistique pour les décors de Xabi Molia (**8 fois debout**) et première assistante déco pour **Hansel et Gretel** de la Cie La Cordonnerie. Elle est ensemblière avec Mia Hansen-Love (**Le Père de mes enfants, Un Amour de jeunesse**) et Catherine Corsini (**Trois mondes**). Ses derniers films : **Cessez-le-feu** de Emmanuel Courcol et **Nos Arcadies** de Arnaud Desplechin.



Mathilde Chamoux, Lumières

Après un BTS Audiovisuel Image et un Master d'études théâtrales, elle suit de 2010 à 2013 la section Régie à l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg. Elle y travaille avec notamment Jean Louis Hourdin, Pierre Meunier, Georges Lavaudant, Robert Schuster, Nicolas Bouchaud, Alain Françon et Guillaume Lévêque. Parallèlement à la formation, elle intègre l'équipe de Guillaume Vincent en tant que régisseuse plateau sur la création de « la Nuit Tombe » pour la 66ème édition du Festival d'Avignon.

Elle crée les lumières *Al Atlal* (Matthieu Crucian), assiste Nathalie Perrier sur *Agnès* (Catherine Anne), et crée les lumières de *L'Echange* et de *Œdipe à Colone*, (J.C. Blondel), *Je veux, je veux* (Sigrid Bouaziz et Valentine Carrette, Ménagerie de Verre). Elle est régisseuse générale sur *Nos Serments* de Julie Duclos dont elle éclairera la prochaine création.

Revue de presse

Solness, constructeur d'Ibsen

« Jean-Christophe Blondel, qui vient de présenter une mise en scène magistrale de *Solness, constructeur*, dans une traduction nouvelle de Solveig Schwartz, prouve à l'envi que le pathos insidieux du vieux Norvégien peut toujours avoir force de loi (2). Walter Benjamin estimait que dans ce drame, de 1892, Ibsen porte un jugement sur l'architecture du modern style. Rien de tel ici. Si les volutes de la Belle Époque peuplent les cerveaux, l'appareil visuel, parfaitement économe, évoquerait plutôt le fonctionnalisme de Le Corbusier. (...) Sur la scène, c'est éclatant d'intelligence coupante dans les rapports entre les êtres, parfois en musique, grâce à des interprètes (Philippe Hottier, Valérie Blanchon, Éléonore Joncquez, Claire Chastel, Jean-Luc Cappozzo, Benjamin Duboc, Michel Melki) qui possèdent au plus haut degré le sens de la rupture dans l'art de jouer et déjouer les affects les plus intenses » **L'Humanité, Jean-Pierre Léonardini, 24/12/12**

« *Solness Constructeur* est une pièce très forte, captivante. La compagnie de la Divine comédie s'est attachée à exprimer toute sa densité en occupant la scène du Théâtre de l'Opprimé, justement, sobrement. Les échafaudages au dos rouge, rappellent les montagnes qu'a déplacées SOLNESS mais les objets sont peu nombreux et brillent par leur simplicité comme le grand fauteuil qui suggère le trône. Les musiciens prennent la place de la nature, des arbres, ils improvisent à la contrebasse, à la trompette, des airs, des soupirs, comme s'ils surgissaient de bosquets pour exprimer l'invisible qui côtoie les personnages. Éléonore Joncquez est une virulente Hilde, sauvage et inquiétante. Valérie Blanchon en épouse soumise et blessée est très juste. Elle diffuse une féminité pleine de grâce. Elle exprime l'élément de l'eau et ses sources les plus profondes, celles dont parlent les poupées disparues. Elle est au cœur de ce paysage humain où l'on aurait tendance qu'à ne voir et à entendre que ceux qui savent se montrer comme SOLNESS et les autres. Philippe Hottier est un Solness très physique, qui s'attendrit, gagne en humanité au fur et à mesure de ses relations avec Hilde, son alter égo. Jean Christophe Blondel possède une sensibilité de chef d'orchestre capable d'insuffler aux comédiens et musiciens réunis, la même vibration, la même émotion qui agitent les personnages. Comme s'ils étaient à l'offensive, voilà qu'ils sont là, ces intervenants, si réels qu'ils donnent le vertige à toutes nos illusions fantômes. Merci Ibsen ! » **Evelyne Trân, Le Monde.fr 20/12/12**

« Jean-Christophe Blondel, avec son équipe de la « Divine Comédie », installée en Normandie, a su tirer le suc de cette histoire qui est une lente descente en enfer. La scénographie est épurée mais efficace, afin de ne pas perturber la force du texte et le jeu de personnages qui occupent l'espace par la force du verbe d'Ibsen. Des intermèdes musicaux scandent les scènes, creusant l'ambiance délétère qui s'installe au fil des minutes. De cette pièce parfaitement maîtrisée émerge un trio diabolique emmené par Philippe Hottier, « Constructeur » en déconstruction psychologique ; Éléonore Joncquez, la petite peste de Hilde qui sait tant appuyer là où ça fait mal ; et Valérie Blanchon, cette madame Solness qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut. » **Marianne, Jack Dion, 21/12/ 2012**

« La brièveté de la vie devrait nous garder de la séparation pédante des âges - comme si chaque âge apportait quelque chose de nouveau - et ce serait l'affaire d'un poète de nous montrer une fois l'homme qui, à deux cents ans d'âge, vivrait véritablement sans contes et sans jeux. » Cette phrase de Nietzsche tirée d'Opinions et Sentences Mêlées ouvre l'histoire de *Solness*, campée avec une belle vigueur par Jean-Christophe Blondel et ses comédiens et musiciens. Jean-Luc Cappozzo à la trompette et Benjamin Duboc à la contrebasse interprètent aussi avec talent l'architecte mourant et son fils dont Solness ne veut pas se séparer, car c'est lui qui dessine les plans. Philippe Hottier, tour à tour impérieux, vicieux, retors et misérable incarne un Solness usurpateur du talent d'autrui. [...]. Malgré la longueur du spectacle-trois heures-aéré par un petit entracte pour changer le décor d'une scénographie simple et remarquable de Marguerite Rousseau, on ne décroche pas un instant. » **Edith Rappoport**

« Par-dessus l'abîme où règnent les spectateurs, il y a deux plates-formes qui sont la place de chacun des héros.

Comment dire l'impossible ? Comment montrer les secrets des cœurs, cette qualité propre aux dramaturges scandinaves, et particulièrement à Ibsen ? Comme faire entendre ce qu'on ne peut vraiment ni dire, ni montrer, cet envers du visible ? Le visible est là, dans cette mise en scène, c'est la matérialité de l'ingénieur Solness, et des morceaux de bois qu'il assemble, la maquette qu'il manipule ; un morceau tombe, et ce n'est pas un hasard. En face, c'est « l'enfance » du visage de la femme.

La distance infinie des positions, mais le parallélisme aussi des balcons sont l'image du passé qui sépare, mais aussi d'un étrange accord.

Il y a plus à dire, et c'est le mouvement de la scène (ponctué par la voix grave de l'épouse – Anne Alvaro), son évolution, superbe travail d'une incroyable précision que font les gestes, face à face des deux comédiens (Gérald Cesbron, Marie-Laure Crochant) ; chez l'homme le corps dit le refus de la mémoire et du sentiment ; mais sur le visage revient par degrés, avec le souvenir, le sourire. Chez la femme, les pas dansés sur la plate-forme disent le mouvement de la mémoire, du désir et de la demande. Et le travail de la voix dit, dans la douceur, le conflit et sa progressive résolution. On n'oubliera pas ce « moment ».

Anne Ubersfeld, universitaire

L'Échange, de Paul Claudel

C'est dans le cadre du Festival Villeneuve en scène (il suffit de passer le pont) que Jean-Christophe Blondel, qui anime la compagnie Divine Comédie, propose sa réalisation de *L'Échange*, de Paul Claudel, dans la deuxième version de 1951. C'était il y a quelques jours, sous la pleine lune, dans un froid de loup. Nous n'étions qu'une poignée de public, blottis sous des couvertures et posés sur des gradins de pierre. Spectateurs spartiates. Il avait fallu grimper sur la colline des Mourgues, peuplée de grands pins et de vieux cyprès. Ça se mérite, Claudel. L'inconfort relatif fut vite oublié devant l'âpre beauté de la représentation, qu'on dira à mains nues dans la nature en plein ciel, au cours de laquelle on entend résonner le verbe haut jusqu'au vertige du vieux poète catholique à cou de taureau, qui n'avait certes pas froid aux yeux. *L'Échange*, on le sait, c'est l'histoire d'un « deal », au terme duquel un jeune homme sauvage – séduit par le miroir aux alouettes tendu par un aventurier milliardaire et sa compagne parée des prestiges de la scène – va perdre Marthe, son épouse pure et simple, ainsi que la vie. L'homme d'argent gagnera à son profit, du moins le suppose-t-on, la douce veuve qui a tout de même la tête sur les épaules... La cabane du couple au bord de la mer, c'est une petite caravane de camping où peut se réfugier Marthe (Pauline Huruquen) et sur le toit de laquelle, au tout début, Louis Laine (Yannick Landrein), censé tout frais sorti de l'eau, va se jucher sans vêtement en posture panthéiste, avant que n'apparaissent Lechy Albernou (Valérie Blanchon), virevoltante femme fatale, suivie de Thomas Pollock Nageoire (Pierre-Alain Chapuis), en homme qui sait ce qu'il veut. C'est prenant de bout en bout, d'une vie ardente, frénétique, néanmoins constamment maîtrisée. On ne perd rien des attendus cyniques et lyriques de l'œuvre, dont les prolongements physiques s'étirent volontiers, du crépuscule à la nuit noire, dans l'austère paysage provençal. C'est magnifique (le mot est pesé) par les vertus conjuguées du jeu, fougues, juste, sans merci, même dans les figures d'excès, et de l'intelligence du texte ainsi mise en corps. On conseille amicalement d'emprunter le chemin forestier qui conduit à *L'Échange*. S'y révèlent deux jeunes comédiens qu'en bonne logique on sent auréolés d'espoir, tandis que se confirment leurs partenaires, déjà vus maintes fois avec bonheur. L'aventure, non prévue, n'en est que plus stimulante. **L'Humanité, J. P.**

Leonardini

Tout en haut de la colline de Mourgue, qui domine Villeneuve-les-Avignon, se joue L'Echange. Pas de décor ici, sinon deux vieilles caravanes, un tapis, un pneu en guise de balançoire et la vue qui se perd sur la campagne au loin. C'est là, à l'écart du monde, que, marginaux égarés dans la nature et le cosmos, quatre comédiens redonnent vie (leur vie ?) aux troubles jeux d'échanges d'argent et de sentiments : Pauline Huruguen, Yannick Landrein, Valérie Blanchon, Pierre-Alain Chapuis. Dans le silence de la nuit qui tombe, ils rendent toute sa puissance à la langue, retrouvant toute la sauvagerie brute de ce texte de jeunesse de Claudel, écrit à 26 ans. La mise en scène est signée Jean-Christophe Blondel. Sa compagnie s'appelle La Divine Comédie. 20h30. Villeneuve-lez-Avignon, dans le cadre du festival Villeneuve en scène. Jusqu'au 20 juillet. Rens.: 04 32 75 15 95. www.villeneuve-en-scene.com **La Croix, Didier Méreuze**

L'Echange', la pièce la plus connue de Paul Claudel, parle du déchirement amoureux, d'une tragédie moderne où les héros ne sont plus écrasés par le destin ou la volonté des Dieux, mais par le pragmatisme déshumanisé des sociétés commerciales et industrielles. Lors d'un bref voyage sur le vieux continent, Louis-Laine, un jeune amérindien, ravit Marthe, une jeune paysanne française à ses parents. Il l'épouse en hâte et l'emmène sur sa terre natale. Mais, arrivés sur la côte Est des Etats-Unis, ils vivent en pleine désillusion dans la cabane de jardin d'un grand propriétaire terrien : Thomas Pollock Nageoire. Thomas et sa compagne Lechy Elbernon, une grande actrice totalement hystérique, convoitent chacun les deux amants et leur proposent d'effectuer une transaction immorale qui bouleversera la vie des personnages à jamais. Les quatre personnages révèlent, à travers la versification, leur système de pensée propre. Dans leurs répliques s'entremêlent poétiquement l'expression de l'onirisme et de la réalité crue. Ils s'organisent en deux pôles distincts qui s'attirent et se repoussent à la fois : le monde de l'enfance, de la liberté capricieuse d'une part, le monde des valeurs et de la responsabilité de l'autre. Les clés du succès, pour l'adaptation dépaysante de Jean-Christophe Blondel, c'est une mise en scène rythmée et une scénographie sans fausse note dans le lieu magique de la Colline des Mourgues. Les comédiens parviennent à donner un souffle nouveau à ce texte déjà de nombreuses fois représenté. Ils y insufflent un vent de modernité avec beaucoup de grâce et surtout, de sensualité. Cette oeuvre nostalgique oppose violemment les valeurs de l'ancien et du nouveau continent, la spiritualité de Marthe et de Louis, qui se traduit pour chacun différemment, et le matérialisme cannibale de Thomas et de Lechy. Elle traduit dans le microcosme de la tragédie amoureuse, les confrontations brutales des forces qui gouvernent encore aujourd'hui notre monde. La pièce est à la fois une tragédie et un voyage d'initiation au désenchantement ; une métamorphose déchirante pour chacun des personnages, et tout particulièrement un effondrement de leurs idéaux.. **Morgane Azoulay**

Impossible de ne pas vibrer devant une telle puissance ! Pas seulement celle des mots de l'auteur, Paul Claudel, portés magistralement par le quatuor d'artistes de la Compagnie Divine Comédie. Car la force de cet « Echange » dramatique réside aussi dans le jeu physique des deux couples que tout sépare : âge, condition sociale, sentiments, valeurs. Le jeune Indien Louis-Laine et son épouse Marthe vivent un amour pur, près de la nature, sans argent ni véritable place dans la société. Plus âgés, Thomas Pollock Nageoire, riche entrepreneur et sa compagne Lechy mènent grande vie. Un « Echange » entre les deux couples va déchirer l'amour des premiers, faire plonger les idéaux aux confins de la marchandisation des sentiments, des personnes. Au cœur d'un no man's land reconstitué en lieu et place du théâtre de verdure sur la colline des Mourgues, la mise en scène très graphique de Jean-Christophe Blondel, conçue sur mesure, donne une dimension particulière au temps et à l'espace. Un espace exploité à merveille où chaque spectateur peut cheminer le temps de la pièce et au-delà encore avec ces questionnements intemporels et intimes autour du devenir de chacun, de la liberté, des rêves, des idéaux et valeurs qui guident nos existences. **Le Vaucluse, Christine Reynier**